



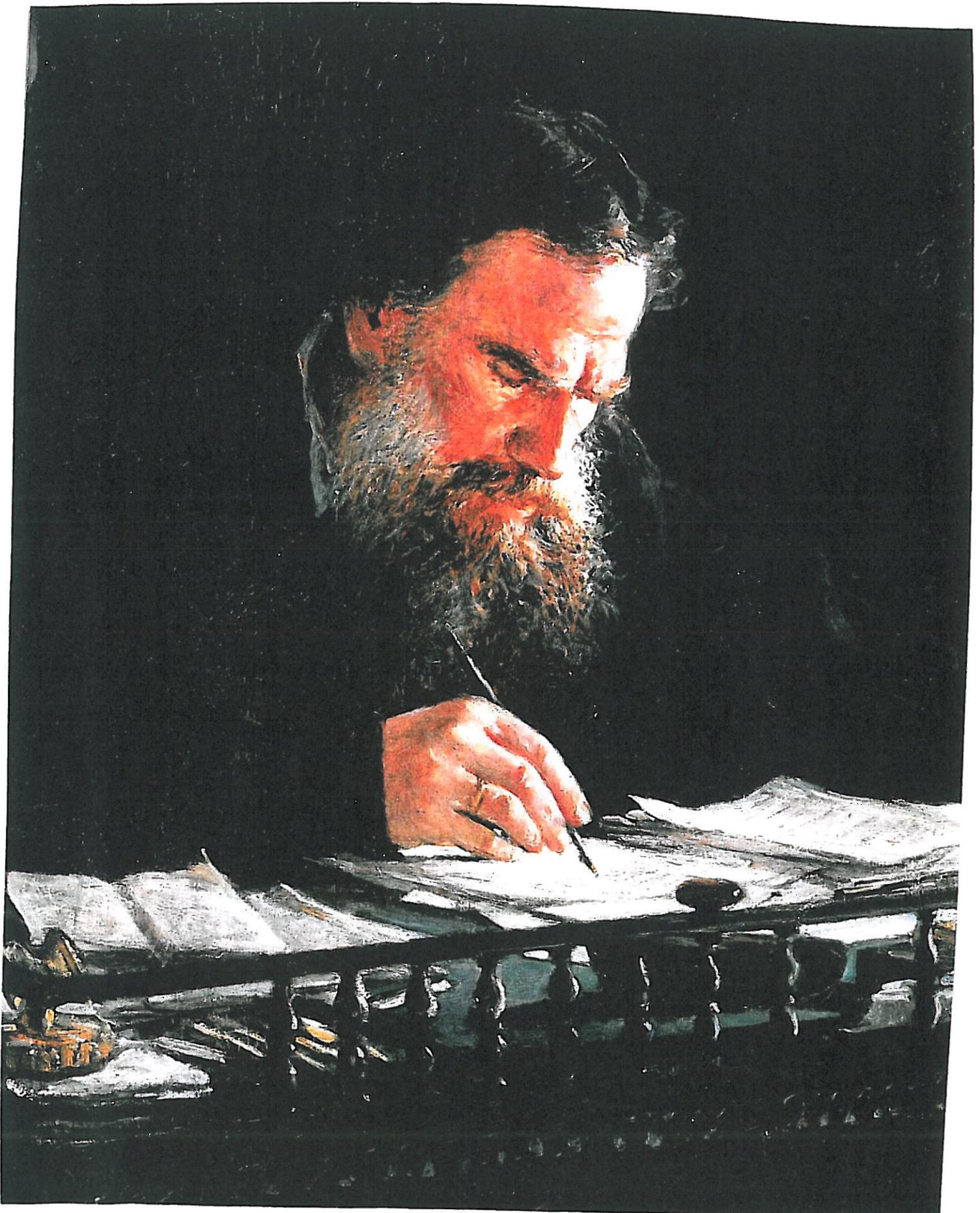
3 111000 238472

Mensuel  
T.M. : 52 627

☎ : 01 40 54 11 00  
L.M. : 88 000

NOVEMBRE 2010

LE SPECTACLE  
DU MONDE



# Léon Tolstoï

## patriarche de toutes les Russies

*Disparu il y a tout juste cent ans, Tolstoï est salué par une avalanche de publications. Géant désarmé, artiste et prédicateur, il fut, jusque dans ses hérésies, le grand enchanteur de la terre russe. Objet d'une véritable ferveur religieuse, son influence s'exerça longtemps après sa mort.*

PAR FRANÇOIS BOUSQUET

IL Y A EXACTEMENT CENT ANS, MOURAIT LÉON Tolstoï dans la petite gare d'Astapovo, à 350 kilomètres de Moscou, loin de la propriété familiale de Iasnaïa Poliana, que le vieillard, âgé de quatre-vingt-deux ans, avait désertée quelques jours plus tôt dans une fuite digne du roi Lear. Tolstoï sait qu'il va quitter la vie. Alors, il quitte tout, sans regret, sans se retourner, à la poursuite de « *la vérité, la*

*vérité...* » (ce sont ses derniers mots), voyageant sous un nom d'emprunt, avec son disciple Tchertkov, son médecin personnel, et l'une de ses filles. C'est dans la gare perdue d'Astapovo, transformée depuis lors en lieu de pèlerinage, où tout est conservé à l'identique depuis le 20 novembre 1910, jusqu'aux aiguilles de l'horloge calées pour toujours sur 6h05, l'heure du décès, que son voyage s'arrêtera.

On a oublié quel tremblement de terre la nouvelle de sa mort a produit sur ses contemporains. Ce fut l'un des premiers événements planétaires. Tolstoï voulait mourir seul, mais le monde entier s'est convié à ses funérailles, épilogue d'une vie qui aura été le théâtre d'un combat titanesque entre le bien et le mal, lutte de Jacob avec l'ange, jusqu'au jour où Tolstoï a tranché dans le vif, par ablation de l'œuvre. Il avait mis un demi-siècle à l'édifier, il va la piétiner sauvagement avec la véhémence d'un Tertullien et la fureur des iconoclastes contre les images. L'art ? Une ineptie qui avilit le peuple, écrit-il en 1897 dans *Qu'est-ce que l'art ?* Le sexe ? Une souillure séminale sur la blouse immaculée du moujik ! Et de massacrer sa création, comme un moine

flagellant, dans un geste de mortification littéraire. Il était Pégase, le cheval ailé, le voilà percheron disgracieux. Premier des écrivains, grand seigneur, comte de son état, et le voilà vil dernier parmi les hommes. Il y a quelque chose d'une émasculatation symbolique dans le dernier Tolstoï, qui s'est

**Lev (Léon) Nikolaïevitch Tolstoï (1828-1910)** Mélange sans pareil d'aristocrate et de moujik, de patriarche illuminé et de saint homme, de faune priapique et de Savonarole abstinent, prophète pour les uns, fou pour les autres, premier romancier de son temps, et peut-être de tous les temps, il y avait en lui du Rousseau, dont il avait tout lu, dont il partageait le même amour de la nature et la même aversion pour la civilisation, mais dont il rejetait le *Contrat social*. Un Rousseau qui aurait rencontré le millénarisme russe. (Ci-contre : *Portrait de Tolstoï*, par Nikolaï Nikolaïevitch Gay, 1884, Saint-Pétersbourg, Musée russe.)

découvert, lui l'être violemment sensuel, une horreur abyssale pour la chair.

*Homo duplex*, prophète pour les uns, fou pour les autres, Tolstoï fut entouré d'une ferveur religieuse. La lumière venue de Russie, selon Romain Rolland ; un apôtre et un Père de l'Église, d'après Alain ; l'Homère et le Luther du monde slave, pour André Suarès. Roi mage qui avait des disciples aux quatre coins du monde, vêtus comme lui : longue barbe, culotte bouffante rehaussée du ceinturon paysan, bottes grossières, autant de signes de l'arriération russe, que Pierre le Grand proscriera sévèrement et Tolstoï réhabilitera. Seul Rousseau a déclenché une pareille dévotion. Tolstoï et Rousseau, l'aristocrate et le plébéien, si éloignés par les origines, si voisins par les idées. Le Russe a tout aimé chez le Genevois, exception faite du *Contrat social*, qu'il déchire. Tout ou rien, tel est le choix du maximaliste, du fou et du prophète. Mélange explosif. C'est celui qui s'est produit quand le rousseauisme de Tolstoï est entré en collision avec le millénarisme russe.

Le voile d'illusions – *Mâyâ* – finit toujours par se déchirer chez Tolstoï. Il a lu Schopenhauer et les grands textes de sagesse. Rien ne saurait durer. C'est ainsi que chemin faisant, le nid familial – l'utopie biblique du romancier (de la sensualité à la fécondité) – s'est transformé en enfer domestique. L'homme-étalon s'est lancé dans l'écriture de pamphlets compulsifs, comme

« ... semblable à Dieu,  
assis sur un trône  
d'érable sous les branches  
d'un tilleul d'or »

Maxime Gorki



**L'officier** Après des études incertaines à Moscou et des dettes de jeu, Léon Tolstoï s'engagea dans l'armée et rejoignit le régiment de son frère, qui combattait les Tchétchènes dans le Caucase, puis, devenu officier (page de droite), participa à la guerre de Crimée. Expérience dont il tira *les Cosaques* (1863) et *les Récits de Sébastopol* (écrits en 1855-1856, publiés en 1868), son premier grand succès de librairie. (Ci-dessus : *The Thin Red Line*, de Robert Gibb – huile sur toile, 1881, Edimbourg, National War Museum – représentant les Highlanders britanniques repoussant la cavalerie russe à Balaklava, le 25 octobre 1854).

si, à travers eux, il s'efforçait de conjurer la concupiscence qu'il portait en lui, ayant trop d'énergie pour la réprimer et trop de morale pour la tolérer. Pareil à Adam, il fait alors porter le poids de son désir sur Ève, son épouse Sofia, la tentatrice, lui jetant à la face *la Sonate à Kreutzer* (1887-1889), condamnation de l'adultère que n'auraient pas réprouvée les puritains de la Nouvelle-Angleterre.

Fascinant renversement, car Tolstoï, c'est d'abord treize enfants, une barbe druidique, une énergie herculéenne, une longévité sylvestre, quatre-vingt-dix volumes d'œuvre complète. Qui dit mieux ? Le vieux comte montait encore à cheval à quatre-vingts ans. C'était une force cosmique élémentaire. La sève, l'élan vital, le mouvement héraclitéen. Un personnage olympien « semblable à Dieu, comme l'écrivait Gorki, assis sur un trône d'érable

sous les branches d'un tilleul d'or ». Le premier romancier de son temps, et peut-être de tous les temps, et le dernier grand romancier épique, homérique, énéidique. « *Le grand écrivain de la terre russe* », disait Tourgueniev. Un dieu au balcon de sa création, qui renoue avec l'antique vision pastorale. Lire Tolstoï, c'est contempler l'infini d'une mer calme ; vivre une journée de printemps qui n'en finit pas ; reprendre *les Travaux et les jours* là où les a laissés Hésiode.

Ses livres conservent la trace miraculeuse du matin du monde. Ils en célèbrent la promesse, celle que contenait Iasnaïa Poliana, littéralement « la claire clairière », la propriété familiale dont il a hérité après la mort de son père. Il y est né en 1828 et y passera la plus grande partie de sa vie, ne la quittant que pour des études bâclées, les hivers à Moscou et à Saint-Petersbourg, l'armée. C'est son frère qui le traînera dans le Caucase, où il se battra contre les Tchétchènes, puis à



PHOTOGRAPHIES : MARY EVANGELINE DES ARCHIVES : IMPERIALE



Sébastopol, d'où il tirera les *Récits de Sébastopol* (écrits en 1855, publiés en 1868), premier succès, immense. Les autres s'enchaîneront.

Comment rendre compte de ce Tolstoï, l'écrivain ? C'est un aquarelliste à la palette infiniment large. S'il y a une grâce de l'art, c'est sur lui qu'elle est tombée, tant il accomplit les gestes de l'écrivain avec la sûreté de l'instinct animal. Car tout se présente à lui avec la même force d'évidence, que l'on tue, accouche ou moissonne. C'est le grand naturel. Voilà, le mot est lâché. Jamais d'effet de style. Nul artifice, sinon l'absence d'artifice (l'artifice absolu en littérature). Le style doit être consubstantiel à la création romanesque de façon à épouser le rythme de la vie. Comme l'écrit Dominique Fernandez, dans ce qui devrait rester comme l'un des plus beaux essais jamais consacrés au grand enchanteur de Iasnaïa Poliana : « Tolstoï, c'est d'abord un œil. Mais un œil sans verres correcteurs. Il peint tout à échelle réelle, avec une prodigieuse économie de moyens. Son chevalet posé devant le monde, il le reproduit d'après nature. »

Magie de *Guerre et Paix* (1865-1869) publié en 1878, un roman-fleuve de 1 500 pages, aussi immense et apaisant que le ciel vide qui appelle le prince André, blessé, puis mourant, sur les champs de bataille d'Austerlitz et de

Borodino, allongé sur la terre fraîche, découvrant au-dessus de lui ce grand plafond d'un bleu lissé, dentelé de nuages, ecclésiaste slave à qui tout semble vanité – ses rêves absurdes d'égaliser Napoléon, ses plans de bataille minutieux –, tout, sauf ce ciel vide. Harmonie parfaite d'*Anna Karénine* (1875-1877), au sens où l'alternance des chapitres et des personnages donne l'impression de glisser d'un fuseau horaire à l'autre, comme si on passait sans transition de Londres à Paris, de Berlin à Moscou, alors qu'on suit les destins croisés d'Anna, de Vronski, de Kitty, de Lévine.

LE PLUS ÉTRANGE chez cet homme qui a ressuscité l'épopée, c'est qu'il est en même temps le théoricien de la non-violence. Car l'auteur de *Guerre et Paix* développe une philosophie anti-héroïque de l'histoire. La résistance passive au mal – le grand credo tolstoïen – est déjà là, dans la figure de Platon Karataïev, incarnant la mère Russie, dans celle de Pierre Bezoukhov, l'être passif par excellence, ou celle du général Koutouzov, l'anti-Napoléon, tout aussi fataliste. A quoi bon résister ? Et à quoi ?

On comprend qu'avec une pareille philosophie de l'histoire, les communistes n'aient pas trouvé grand-chose à glaner dans cette œuvre, en dépit de l'admiration que lui vouait Lénine. Tolstoï s'est voulu tout à la fois réformateur, pédagogue, prédicateur, prophète, pamphlétaire. Il s'emparera de la question sociale dans *Que devons-nous faire ?* (1884-1886) et *L'Argent et le travail*, (1890). Mais ce n'est pas tant au peuple qu'il ira, comme le recommandait Herzen, qu'au moujik. C'est pour lui qu'il ouvrira une école à Iasnaïa Poliana, sans grand succès. Car le roi aura beau vouloir vivre dans l'imitation des moujiks, les moujiks le repousseront.

Mais le grand événement, celui qui éclipse tous les autres, c'est l'irruption de la mort, laquelle va sceller le sort de l'œuvre. Il en a détaillé l'apparition dans sa *Confession* (1880-1882) et *les Carnets d'un fou* (1884). C'est l'épisode célèbre de *la Nuit d'Arzamas* (1869).

Dans la chambre d'une auberge, à Arzamas, dans la région de Nijni Novgorod, où Tolstoï passe la nuit, il voit apparaître la mort dans le couloir, frapper à la porte de sa chambre et le prendre à la gorge. Début de la fin – ou de l'éveil –, pour Tolstoï, en proie à une terreur « rouge, blanche, carrée », selon ses mots. Dès lors, Tolstoï va se mettre à la place du mort, à travers le trépas de ses personnages, autant de répétitions avant la « générale ». Telle est la signification profonde de *la Mort d'Ivan Ilitch* (1886). Impossible d'échapper au sortilège de ce livre. C'est l'expérience universelle de la mort, sa répétition en chacun de nous. Le vrai étranger, c'est le mourant. Les autres restent, lui seul part.

Un critique a pu dire de Tolstoï : sa religion, c'est la morale. C'est si vrai qu'il fait parler au Christ le langage de Bouddha, ne conservant des Évangiles que les Béatitudes : « Vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens : œil pour œil, dent pour dent. Et moi, je vous dis : ne résistez pas au méchant. » C'est cette



PH. LOTOVSKY

**Magie d'une œuvre** Croisar emmêlant, démêlant quantité de fils, l'œuvre de Tolstoï n'en dégage pas moins une impression de simplicité, de clarté, de magie. Magie de *Guerra et Paix*, roman fleuve, immense, labyrinthique, écrit de 1865 à 1869, publié en 1878. Magie d'*Anna Karénine* (1875-1877), extraordinaire composition de destins croisés dépeignant la malédiction du bonheur hors du mariage. Ces deux chefs-d'œuvre feront l'objet de nombreuses adaptations cinématographiques : ci-contre, *Anna Karénine* (1997), de l'Américain Bernard Rose, avec Sophie Marceau ; page de droite, en bas : *Guerre et Paix* (1966-1967), du Soviétique Sergueï Bondartchouk, un monument du cinéma mondial digne du monument littéraire de Tolstoï.

maxime de non-résistance au mal qui institue le pacifisme de Tolstoï et fait de lui l'un des premiers objecteurs de conscience. Tolstoï a éliminé la divinité du Christ : ni sacrements ni résurrection. Ce qui lui vaudra d'être excommunié en 1901. La seule résurrection est à chercher ici-bas. C'est le sens de *Le royaume des cieux est en nous* (1893) et du dernier grand roman, *Résurrection* (1900), qui réunit pour la dernière fois les deux Tolstoï, l'artiste et le prédicateur.

Sa religion,  
c'est la morale.  
Il fait parler au Christ  
le langage de Bouddha

Berdiaev disait du grand rival de Dostoïevski qu'il avait joué pour la révolution soviétique un rôle analogue à celui de Rousseau pour la Révolution française. Son influence ira d'ailleurs bien au-delà de 1917. A travers Gandhi, sur lequel il exercera une profonde influence, c'est tout le mouvement pacifique qui procédera de sa prédication. Tolstoï incarne deux des plus grandes hérésies russes : la fuite hors du social et la tentation sectaire. Parachevant l'œuvre de Marcion, il évacue du corpus biblique tout ce qui vient contredire son évangile d'humanité, pour ne conserver que le Sermon sur la montagne, avec un Christ réduit au squelette d'un Sénèque oriental, qu'on aurait accidentellement divinisé.

Le dernier Tolstoï ne laisse pas de surprendre. C'est un homme pris dans une contradiction fondamentale. Comment sortir du mensonge, sans sortir du même coup

de la société ? C'est impossible. Une seule issue, la fuite. Comme Loth quittant Sodome et Gomorrhe. Comme Alexandre I<sup>er</sup>, parricide pris de remords, devenu staretz en Sibérie selon la légende. Comme les pèlerins du Nouveau Monde fuyant une Europe assimilée à Babylone. Comme Joachim de Flore rêvant d'un âge de l'Esprit et d'un monachisme universel. C'est le thème de la *fuga mundi*, la fuite dans le désert, de ceux qui attendent la fin du monde, tout de suite, *hic et nunc*, et son assomption immédiate.

Ainsi finit Tolstoï, l'hérétique par excellence, en rupture avec les Eglises officielles, catholique ou orthodoxe, indifféremment assimilées au Grand Inquisiteur. L'anti-Dostoïevski, pourtant si proche d'Aliocha Karamazov et du prince Mychkine. Un fanatique désarmé chez qui le comte déchu donnait la réplique au moujik avorté. Plus que fascinant : sidérant. Comme la Russie qu'il incarne comme nul autre.

## AUTOBIOGRAPHIE

### La revanche posthume de Sofia Tolstoï

LE COMTE LEV NIKOLAÏEVITCH TOLSTOÏ a pris toute la lumière sur la photo de famille. Ses enfants s'en sont accommodés. La comtesse Sofia Andréïevna, sa femme, un peu moins. On la connaissait surtout par son *Journal intime*, récemment réédité par Albin Michel, mais il manquait une pièce au dossier, son autobiographie fleuve, *Ma vie*, jusqu'ici mise sous scellé par la famille. La voici enfin traduite par les Editions des Syrtes, assortie d'un magnifique cahier photographique inédit. Hegel disait qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. Apparemment, ça vaut aussi pour les épouses. La preuve par celle de Tolstoï.

Pauvre Sofia, réduite à endurer les sarcasmes des tolstoïens et à supporter la sensualité puissante d'un homme qui prêchait l'abstinence, tout en courant après les Tsiganes et les paysannes ! Que lui restait-il alors ? Le venin de la jalousie. Elle n'en fut pas économe. Avec cela, les nerfs détraqués, elle qui avait le tort d'incarner, aux yeux de son mari, l'égoïsme sacré de la famille, ne jurant que par les siens, dont elle nous a finalement laissé le portrait le plus touchant. La publication de *Ma vie*, le vrai roman des Tolstoï, vient donc réparer une injustice et tirer Sofia de l'oubli. En toute justice. Car elle aussi était un écrivain. ■

À lire **Ma vie** de Sofia Tolstoï, Editions des Syrtes, 1 072 pages, 45 € ; **Journal intime, 1862-1910** de Sofia Tolstoï (réédition en un seul volume), Albin Michel, 784 pages, 22 € ; **la Sonate à Kreutzer** de Léon Tolstoï, suivi de **A qui la faute ?** et **Romance sans parole**, de Sofia Tolstoï, Editions des Syrtes, 386 pages, 22 €.



Léon et Sofia Tolstoï dans leur domaine d'Iasnaïa Pollania en 1905.

PHOTOGRAPHIES : ANSLEPAGE, PHOTO120R

À lire **Avec Tolstoï** de Dominique Fernandez, Grasset, 336 pages, 20,90 € ; **la Délivrance de Tolstoï** d'Ivan Bounine, L'Œuvre (réédition), 210 pages, 18 € ; **Vie de Tolstoï** d'Ivan Bounine, L'Œuvre (réédition), 210 pages, 18 € ; **Vie de Tolstoï** de Romain Rolland, Albin Michel (réédition), 272 pages, 20 € ; **Tolstoï est mort** de Vladimir Pozner, Christian Bourgois (réédition), 304 pages, 16 € ; **la Fuite de Tolstoï** d'Alberto Cavallari, Christian Bourgois, 112 pages, 6 € ; **le Roman de Tolstoï** de Vladimir Fédérovski, éditions du Rocher, 250 pages, 19,90 € ; **Le royaume des cieux est en nous** suivi de **la Correspondance Gandhi-Tolstoï**, éditions Le Passager clandestin, 192 pages, 12 € ; **l'Argent et le travail** de Léon Tolstoï, préface d'Emile Zola, Editions des Syrtes (réédition), 176 pages, 16 €.

